

# LE MESSENGER

Bimestriel de l'Église Protestante de Liège - Marcellis

## DIEU, ENTRE-DEUX

Prédication de premier Avent

## RÉFLEXION

Quelle vérité dans le credo ? Vers un post-libéralisme

## DOSSIER

L'histoire de ces wallons émigrés en suède pour y développer la sidérurgie locale



**OUVERTURE**

**TOLÉRANCE**

**CONVIVIALITÉ**

**DYNAMISME**

**ACCUEIL**

Bureau de dépôt - 4020 Liège II / Éditeur responsable: Françoise Nimal.

Temple Protestant de Liège Marcellis - Quai Marcellis, 22 B- 4020 Liège BE58 0000 7785 0479  
Association sans but lucratif "Les Amis de Liège/Marcellis" - Même adresse BE53 0000 0457 4053



# SOMMAIRE

JANVIER & FÉVRIER 2017

---

## PAGE 4

**Dieu entre-deux**  
Prédication de premier Avent  
François Thollon-Choquet

---

## PAGE 6

**L'histoire de ces Wallons émigrés en Suède pour y développer la sidérurgie locale**  
Pierre Jassogne

---

## PAGE 7

**Exposition : Zoos humains. L'invention du sauvage**  
Mathieu F.

---

## PAGES 8 ET 9

Agenda

---

## PAGE 10

**Confession de foi**  
Raphaël Laurand

**Quelle vérité dans le credo ? Vers un post-libéralisme**  
George A. Lindbeck

---

## PAGE 15

Annonces

Appel à contribution

---

## DIEU, ENTRE-DEUX

### Prédication de premier Avent

Texte biblique : Matthieu 1, 1-17.

Que celui ou celle qui n'a pas baillé me jette la première pierre !

C'est vrai qu'on s'emmerde un peu à la lecture de ce texte biblique avec ses noms imprononçables. Quand vous pensez à ce joli conte de Noël imaginé par Luc, à Marc qui entre tout de suite dans le vif du sujet ou à la poésie du Prologue de Jean... vous vous dites peut-être que j'aurais pu choisir un autre début d'évangile pour commencer cet Avent.

Mais le plus important n'est pas là.

On ne nous dit pas tout ! Et ce n'est pas feu Monsieur Braekman, historien distingué de notre Église Protestante Unie de Belgique, qui se serait permis d'établir une telle généalogie.

Prenons les choses dans l'ordre.

D'Abraham à David, l'auteur nous annonce 14 générations. Pour ma part, j'en dénombre 13.

De David jusqu'à la déportation à Babylone, 14 générations ? Pas plus, messieurs-dames, mais 15 !

Déjà, si le type ne sait pas compter, ça promet !

Ajoutons à cela que la période allant du retour de Babylone jusqu'à Jésus, si elle compte 14 supposées générations, couvre 600 ans. Soit une génération environ tous les 43 ans. Hautement probable !

Vous l'aurez compris, nous ne sommes pas là face à un arbre généalogique méticuleusement rempli pour l'accrocher au-dessus du berceau du petit Jésus. La visée n'est pas historique, mais théologique.

Le style de la généalogie est courant dans la littérature antique.

Il a pour objectif de souligner que, dès sa naissance, un homme était appelé à un grand destin. On le rattachait ainsi à des héros ou à des dieux. La généalogie était en quelque sorte une figure de style pour souligner la grandeur d'un personnage, une métaphore. Tout comme quand je dis que Jésus est un berger alors que chacun sait qu'il était charpentier. On peut même supposer que les premiers auditeurs de ce texte rassemblés dans les communautés chrétiennes naissantes ne croyaient pas eux-mêmes à cette généalogie. Preuve qu'on n'est pas obligé de croire tout ce qu'on entend à l'église pour faire une communauté vivante. L'auteur n'écrit pas une biographie, il témoigne de sa foi, c'est-à-dire ici de l'impact qu'ont Jésus et son enseignement dans sa vie.

Qu'ont voulu dire ceux qui se sont transmis ce texte ? Quel Dieu nous est annoncé ?

Parler du Christ, selon Pierre Gisel, c'est parler du lien entre Dieu et l'humain. Quel lien nous est ici présenté ?

\*

Il est communément admis, même chez les plus libéraux, de dire qu'en Jésus, quelque chose de Dieu s'est approché.

Matthieu place Jésus à la toute fin d'une généalogie. La généalogie peut être interprétée comme l'icône de la relation. En effet, quand une personne est inscrite dans une généalogie, elle est en relation. Si quelque chose de Dieu s'approche en Jésus, c'est un quelque chose appelé par la relation, suscité par elle.

On pense ici à cette expression de Lytta Basset pour désigner Dieu : Dieu est l'Entre-deux. On a de la peine, en effet, à expérimenter quelque chose de Dieu dans la solitude. Et si la relation à Dieu me rend pleinement humain, humaine, ce ne peut être que dans la relation aux autres. (Vous aurez deviné ici que

la vie d'ermite ne me tente pas plus que ça.) L'affectivité est un moteur de spiritualité. Regardée avec méfiance par les Églises pendant des siècles, l'affectivité, cette trépidation en nous, ne peut pas être mise de côté si on veut parler de foi. Tout comme notre corps, ses sensations, sa mémoire, notre affectivité fait partie de nous. Une spiritualité centrée sur soi-même, sur l'amélioration de son confort personnel, de son bien-être, une spiritualité capitaliste en quelque sorte, n'a rien à voir avec la relation à laquelle Dieu nous invite.

Écoutons les cris du psalmiste pour nous rendre compte que ce que nous éprouvons pour les autres ne peut pas être étranger à notre relation à Dieu. Au psaume 139, parlant de ses ennemis, l'auteur s'exclame « Je les hais d'une haine parfaite » et au psaume 58 : « brise-leur les dents dans la bouche ».

Pourtant, on le sait, la généalogie, la famille ne sont pas nécessairement synonymes de facilité et de bonheur. Si la généalogie, dans ce premier chapitre de Matthieu, a encore un sens, c'est qu'elle met en œuvre une qualité de relation bien particulière : la relation mutuelle. Ça semble enfantin, mais si on est la fille de sa mère, alors cette dernière est la mère de sa fille. Le neveu d'un oncle fait de ce dernier l'oncle d'un neveu. La Relation Mutuelle, c'est ce que la théologienne Carter Heyward développe dans son ouvrage dont je traduirais le titre ainsi : Sauver Jésus de ceux qui ont raison<sup>1</sup>. « Ceux qui ont raison », ce sont, selon cette théologienne, ceux qui ont toujours la parole dans les Églises, et qui la prennent, la coupent, la reprennent sans cesse : les mâles dominants, principaux vecteurs d'une théologie patriarcale centrée sur l'homme.

Carter Heyward n'est pas très théiste, au sens où l'idée d'un Dieu personnel ne lui convient pas, d'autant qu'elle estime que l'image de ce Dieu a été forgée par « ceux qui ont raison ». Mais elle croit en Dieu, en une Puissance sacrée qui

nous incite et nous aide à développer des relations sincères avec les autres êtres animés. Et oui, même les animaux...

Pour la théologienne, la forme de Dieu est la justice et nous pouvons faire œuvre de Dieu à chaque fois que nos activités sont empreintes de justice-amour. (Elle fait des deux mots un seul). Dieu prend corps dans les relations mutuelles. Et Jésus a recherché ces relations mutuelles dans son ministère. Cela ne veut pas dire que tous ses contemporains l'ont aimé comme il a essayé de les aimer. Non, mais il leur en a donné la possibilité. Jésus ne s'est pas présenté en Superman guérissant les malades du haut de sa splendeur. Jésus n'a jamais oublié de demander : Que veux-tu que je fasse ? Sans préjuger de la réponse.

La Relation Mutuelle, c'est celle qui nous permet d'être plus pleinement celui ou celle que nous sommes appelés à être. Je n'ai pas le pouvoir d'être l'autre. Et l'autre n'a pas le pouvoir d'être moi. Mais nous avons tous deux le pouvoir de nous relier avec sincérité l'un à l'autre ainsi qu'aux autres créatures. Carter Heyward l'écrit : « Vous et moi, en tant qu'individus, sommes forgés à partir d'un nous. Nous sommes l'image de Dieu, nous les femmes et les pierres, les enfants et les limaces, les hommes et les roses, nous les baleines et les cascades, nous les éléphants et les ruelles. [...] A travers nous, l'Esprit rugit et tourne, murmure et pleure<sup>2</sup>. »

Un autre texte de l'évangile de Matthieu me semble emblématique de cette idée selon laquelle une Puissance sacrée nous appelle à rechercher la relation juste.

Au chapitre 18, au sujet du pardon des offenses, l'auteur met ces mots dans la bouche de Jésus : Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel<sup>3</sup>. L'Église catholique tire de

cette phrase le pouvoir de pardonner – ou non – les péchés au nom de Jésus. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à entendre ceci : « Je vous le dis, tout ce que vous lierez entre vous sera lié dans le ciel, toutes les relations justes que vous instaurerez entre vous feront Dieu prendre corps, toutes les liens injustes que vous délierez laisseront Dieu advenir.

D'ailleurs, quand deux ou trois sont réunis en mon nom, quand deux ou trois invoquent comme moi cette Puissance de changer le désespoir en espoir, la peur en courage et l'apathie en justice-amour, cette Puissance est en nous. »

Je l'ai dit, la famille n'est pas nécessairement synonyme de facilité. Pensons à ces familles, nos familles, dans lesquelles des liens boiteux se sont parfois établis entre l'une et l'autre personne, liens si ancrés que plus personne ou presque n'ose les remettre en question. Quand on réajuste ce lien, quand on réclame son droit, c'est là aussi, parfois, que Dieu prend corps.

\*

Séduisante, n'est-ce pas, cette idée selon laquelle nous aurions la possibilité de faire advenir Dieu, ou du divin ? Séduisante et même confortable. Or, s'il y a confort, il y a danger. Danger de se pelotonner dans ce que Tillich appelle des « forteresses de certitude ».

Car nous n'avons pas le pouvoir de faire advenir Dieu, nous le recevons, ce qui est sensiblement différent. Et d'autre part, cette généalogie en Matthieu semble montrer que Dieu peut passer par des chemins inattendus.

Car il y a quelque chose d'assez inédit dans cette généalogie : la présence de femmes. Et pas n'importe lesquelles.

La première est Tamar, dont on fait la connaissance en Genèse 38. Tamar est la veuve du dénommé Er et par là la bru de Juda. Notons aussi que

Tamar est la belle-sœur d'Onan, à qui elle inspira le péché mortel qui a gardé son nom : l'onanisme, soit la masturbation. Chouette famille. Pour faire bref, Tamar, veuve sans enfant, se fait bernier par Juda qui lui avait promis de lui donner un second mari en la personne de son dernier fils. Ne voyant point de mariage arriver, Tamar se déguise en prostituée et conçoit un enfant avec Juda. Tamar est peut-être une moins-que-rien aux yeux des hommes mais c'est par elle qu'advient la quatrième génération après Abraham, à qui Dieu a promis une descendance plus nombreuse que les étoiles dans le ciel.

La deuxième est Rahab. Elle répond à la profession de prostituée et vit à Jéricho. Avec courage, elle cache deux espions hébreux et permet ainsi aux enfants d'Israël, prévenus de la stratégie de l'ennemi, de passer le Jourdain à pied sec. En récompense, elle épousera un fils d'Israël, raison pour laquelle on la retrouve dans cette généalogie.

Ruth est la troisième. Étrangère venue du pays de Moab pour fuir la famine, elle est connue pour sa fidélité à sa belle-mère. Mais n'oublions pas qu'en dépit de la loi, elle épouse Booz, à qui elle permet d'avoir un enfant et par là de poursuivre la descendance d'Abraham. Sans Ruth, pas d'Obed et surtout pas de Jésus.

Enfin, Bethsabée, femme du Hittite Urie. Peut-être plus connue que les autres, cette femme séduit le roi David qui envoie Urie se faire tuer pour mieux s'approprier Bethsabée. Il est saisissant de constater que dans le chapitre 11 du deuxième livre de Samuel, où on raconte cette histoire, le pauvre Urie est nommé 20 fois alors que Bethsabée ne l'est qu'une fois. Pourtant, c'est bien elle qui fait basculer l'histoire encore une fois, c'est bien elle la mère de Salomon, c'est bien par elle que la descendance d'Abraham se poursuit.

« La lignée du Christ vient de la transgression de Tamar, de la

prostitution de Rahab, de l'adultère de Bethsabée et de la greffe du fils médis de Ruth la Moabite à l'histoire sacrée du peuple juif.<sup>4</sup> » Avec des telles grand-mères, on imagine de quels surnoms Jésus aurait pu être affublé. Car en Jésus, Dieu s'approche, mais jamais comme on s' imagine. Car ici, « une activité sexuelle contraire aux règles et initiée par l'Esprit permet à la promesse d'Israël de progresser »<sup>5</sup>.

Dieu n'est pas là pour nous nous conforter<sup>6</sup>.

Cette façon qu'a l'Évangile de nous mettre un bébé dans les bras, petit corps chaud, frêle, palpitant en nous disant : « Tiens, voici ton Dieu » n'a rien pour nous rassurer. D'ailleurs, celles et ceux parmi nous qui côtoient un enfant de près savent qu'une fois qu'on en a un, on n'est plus jamais tranquille. Jésus lui-même n'est pas tranquille. Né sur la paille, il n'a pas un endroit pour poser sa tête.

La Bonne Nouvelle est profondément subversive, n'en déplaise à « ceux qui ont raison ». La Bonne Nouvelle n'est ni un code moral ni un prêt-à-penser. La Bonne Nouvelle, comme la grâce, ne se saisit pas. Elle se reçoit, se ressent. Quitte à transgresser les usages et les frontières.

Voilà le Dieu que nous présente cette généalogie.

Un Dieu insaisissable. Un Dieu qu'on ne saurait comprendre et démontrer, mais seulement expérimenter.

Un Dieu qui prend corps à travers les tentatives de justice et les initiatives de paix, les semences d'amour et les esquisses de vérité. Un Dieu qui vient envers et contre tout, envers et contre nous.

Amen.

François Thollon-Choquet

## L'HISTOIRE DE CES WALLONS ÉMIGRÉS EN SUÈDE POUR Y DÉVELOPPER LA SIDÉRURGIE LOCALE

**En Suède, il n'est pas un habitant qui ne connaisse la prestigieuse histoire des Wallons venus au début des années 1600 pour y forger le fer et transformer en profondeur le pays et sa société. Aujourd'hui, près d'un million d'habitants se réclament toujours de ces "Valloners".**



Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, sur fond de guerres religieuses et de crise économique dans nos régions, entre 2 000 et 5 000 Wallons décident d'émigrer dans le centre et l'est de la Suède pour y développer la sidérurgie locale. Ils sont charbonniers ou marteleurs. Ils viennent de Durbuy, Barvaux, Theux pour la plupart. Tout cela est dû à l'audace d'un homme, Louis de Geer, un Liégeois protestant et, surtout, un redoutable homme d'affaires qui va mettre sur pied un vaste réseau de commercialisation du fer à travers l'Europe, en maîtrisant toutes les phases de production et de distribution.

Comme des lois sont prises pour interdire la fabrication d'armes et l'importations de métal en Hollande où Louis de Geer prospère dans la sidérurgie, le financier décide de se lancer dans le commerce avec la Suède, pays où les gisements de fer sont parmi les meilleurs au monde. En 1627, il s'y installe avec un mandat du roi de Suède pour développer la sidérurgie et produire des armes. C'est le début d'une longue aventure.

Louis de Geer sait que pour développer rapidement l'industrie du fer en Suède, il faut importer une main-d'oeuvre qualifiée capable de reproduire là-bas tout le processus de fabrication, depuis l'abattage des arbres nécessaires à la confection du charbon de bois jusqu'à l'étrépage des barres de fer sous le marteau de la forge. Le recrutement est lancé en Wallonie, mais aussi à Givet, Sedan, et ce, dans les règles : avec bureau de recrutement et contrats de travail soigneusement rédigés. Entre 1620 et 1640, ils sont plusieurs milliers à répondre à l'appel. Le voyage se fait via Utrecht et Amsterdam. Une fois engagés, les Wallons sont dirigés sur Norrköping et continuent vers Finspang, au sud-ouest de Stockholm, ou vers l'Uppland, au nord-est de la capitale suédoise.

### Le modèle suédois avant l'heure

C'est là que vont se développer les "vallonbruk", ces grands complexes qui comprenaient, entre les hauts fourneaux, les forges et le château du propriétaire, un quartier d'habitations où étaient logés les ouvriers et leur famille, avec église, école, magasin, infirmerie et hospice.

En effet, grâce à leur savoir-faire, les Wallons bénéficient de très bonnes conditions de travail pour l'époque. C'est une espèce d'aristocratie ouvrière, et très vite, le miracle opère. Entre 1620 et 1650, les exportations de fer de la Suède triplent, pour atteindre 17 500 tonnes par an. « La production wallonne a contribué à l'émergence de ce pays et à son accession au rang de grande puissance européenne de ce temps », indique l'historien de l'UCL, Luc Courtois, l'un des meilleurs spécialistes du sujet. Quant à Louis de Geer, il reste considéré comme le "père" de l'industrie suédoise du fer, et ses descendants occuperont, au fil des siècles, les plus hautes fonctions politiques et économiques dans le pays.

Au total, vingt-cinq forges seront exploitées par des Wallons jusqu'au

XXe siècle. “ Ces villages industriels sont apparus à d’aucuns comme une préfiguration de la Suède moderne et de son modèle social, relève l’historien. Relativement isolées des Suédois, fières de leur origine et, surtout, jalouses de leur savoir-faire technique, les communautés des forges wallonnes vont survivre jusqu’à l’entre-deux-guerres et, avec elles, la conscience d’un héritage spécifiquement wallon. “

**Un mythe vivace**

La trace wallonne reste perceptible au travers des nombreux noms propres comme Dewael, Gillet, Hubinette toujours portés en Suède. “ Depuis 1939, une association des Wallons de Suède veille à assurer la survie de l’"esprit des forges", c’est-à-dire de diffuser un modèle "wallon" considéré comme prototypique de l’esprit social-démocrate de la Suède moderne “, poursuit Luc Courtois. Plus de septante ans plus tard, l’association est toujours active et compte 1 200 adhérents. Anders Herou en est le président. “ En Suède, tout le monde souhaite avoir des origines wallonnes “, plaisante l’homme qui a reçu cette année le mérite wallon. “ Dans l’imaginaire collectif suédois, le travailleur wallon est idéalisé : courageux, intelligent, raffiné, il serait à la base du modèle suédois... D’ailleurs, en Suède, il vaut mieux se présenter comme Wallon que comme Belge “, poursuit cet ambassadeur de la Wallonie qui amène des dizaines de ses concitoyens dans nos régions à la recherche de leurs ancêtres.

On prête aussi au “ Valloner “ des tas de choses plus ou moins avérées, comme l’importation, en Suède, d’un des instruments les plus populaires, la harpe à clé, pourtant inconnue chez nous. Une seule chose est certaine sur les liens entre la Wallonie et la Suède : le pays reste le douzième en matière d’exportation et gagne des places d’année en année. Si tout commence avec l’immigration des forgerons du début du XVIIe

siècle, c’est surtout le romantisme de la social- démocratie qui a fait naître ce mythe et l’ancrera profondément dans les esprits. Et Luc Courtois de conclure : “ Le phénomène a de quoi surprendre un Wallon actuel, dans la mesure où, en Belgique, le souvenir des départs s’est rapidement estompé et où l’épopée des Wallons de Suède n’a été redécouverte que très tardivement. “

Pierre Jassogne 13/11/16

Source: Le Vif/l’express

**EXPOSITION : ZOOS HUMAINS. L’INVENTION DU SAUVAGE**

Pendant plusieurs siècles, des hommes, des femmes et des enfants du monde entier ont été exhibés dans des enclos comme des animaux... Ce phénomène s’est propagé dans plusieurs villes d’Occident, dont notre Cité Ardente. Forte de son succès à La Cité Miroir, l’exposition « Zoos humains. L’invention du sauvage » se prolongera du 2 janvier au 26 février. A voir absolument !



« De 1885 à 1958, » commente la brochure, « des millions de Belges découvrent ceux que l’on nommait ‘sauvages’ ». Ces « zoos humains » rassemblent « 1,4 milliard de visiteurs sur près de 5 siècles (1490-1960) » et « entre 30 et 35 000 figurants dans le monde entier ». Venus d’Afrique, d’Océanie, des Amériques et même de minorités européennes, ces personnes sont exposées comme des animaux dans des conditions déplorables. Leurs coutumes sont également théâtralisées et caricaturées pour plaire à l’œil occidental.

Qui sont les visiteurs de telles expositions ? De simples quidams, qui ne

possèdent pas toujours les moyens de voyager et de s’informer sur le monde. Ils affluent en masse pour se confronter à des cultures, des modes vestimentaires et des visages qui leur sont jusque-là inconnus. En 1905, l’Exposition universelle de Liège réunit une fausse tribu de Sénégalais au sein du pavillon français. Presque nus, ils plongent dans un étang pour rattraper les pièces de monnaie lancées par les touristes amusés et chaudement vêtus. Des images qui de nos jours perturbent les consciences et font réfléchir...

**Racisme : une construction sociale**

Les idées véhiculées par ces expositions et le colonialisme ambiant ont infusé l’imaginaire collectif, érigeant la figure du prétendu « sauvage ». Encore aujourd’hui, celle-ci se rencontre dans les fictions, les dessins-animés, les caricatures, les marques... La naïveté qui s’en dégage nous aveugle sur le sens qu’elle nous fait porter sur des personnes d’origines différentes.

Lors de ces « zoos humains », une distance physique, mais également morale, est placée entre le « nous » et le « eux », la culture occidentale étant perçue comme étant au sommet de l’échelle. C’est toujours le cas à présent, lorsque nous posons un œil paternaliste sur toutes les nations qui n’appliquent pas nos principes, n’obéissent pas à nos règles. Sous ce prétexte, des pays sont dominés politiquement et culturellement.

Au quotidien, «le noir », «le jaune », « l’arabe », « le juif »... perdent leur individualité et sont réduits à un trait physique, une origine... ainsi qu’aux stéréotypes couramment associés à ceux-ci. Discriminations à l’embauche, quolibets, agressions verbales ou physiques, voici ce à quoi doivent faire face ces personnes quelles qu’elles soient.

(Suite page 10)

# AGENDA

JANVIER & FÉVRIER 2017



**Dimanche 1er janvier à 10h30 – Culte.**

Attention, il n'y aura pas d'école du dimanche le 1er janvier.

**Dimanche 8 janvier à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

La séance de l'école du dimanche sera consacrée à la fête de l'épiphanie. Les enfants seront invités, à cette occasion, à partager la galette des rois avec leurs monitrices.

Le culte sera suivi d'Agapes communautaires. Des frites vous seront servies à table, à vous d'apporter l'accompagnement de votre choix ! Le dessert et le café seront également fournis.

P.A.F. : 5 €/ personne.

Inscriptions auprès de Cécile Binet, [cecilbinet@gmail.com](mailto:cecilbinet@gmail.com)



**Mercredi 11 janvier à 20h - Réunion du consistoire**

**Dimanche 15 janvier à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

**Vendredi 20 janvier à 10h - Visite du Collège Notre-Dame de Gemmenich**

(5e et 6e secondaire) dans le cadre d'une retraite interreligieuse.

**Dimanche 22 janvier à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

**Jeudi 26 janvier à 19h30 - Réunion du Conseil de District à Nessonvaux**

Cécile Binet siège au Conseil de District

**Vendredi 27 janvier à 19h00 – Réunion du Cercle Arnold et Jean Rey**

Dîner / Conférence - Aurélien Zinçq nous présentera « Dire l'expérience religieuse. Un dialogue entre Paul Ricœur et Jean Ladrière »

**Dimanche 29 janvier à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**





# AGENDA

JANVIER & FÉVRIER 2017

**Dimanche 5 février à 10h30 – Culte, célébration de la Cène et Ecole du Dimanche**

Le culte sera suivi d'Agapes fraternelles.  
Inscriptions auprès de Cécile Binet, cecilbinet@gmail.com, ou aux valves de la salle Rey.

**Mardi 7 et jeudi 9 février de 8h45 à 15h - Visite du Collège Saint-Louis / Liège**

(2ième secondaire) dans le cadre d'une découverte de notre temple et du protestantisme

**Jeudi 9 février à 19h30 - Assemblée de district au temple de Liège Dony**

Nos représentant(e)s : Cécile Binet - Françoise Silverberg - Thierry Bertrand  
Suppléants : Robert Graetz - Marc Delcourt – Pierre Grisard

**Dimanche 12 février à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

**Mercredi 15 février à 18h15 - Réunion du Groupe d'Activités Communautaires**

**Jeudi 16 février à 19h30 - Réunion du Conseil de District à Nessonvaux**

Cécile Binet siège au Conseil de District

**Dimanche 19 février à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

**Vendredi 24 février à 19h00 – Réunion du Cercle Arnold et Jean Rey**

Dîner / Conférence - Ludovic Dhont nous présentera « La recherche médicale en Belgique »

**Dimanche 26 février à 10h30 – Culte et Ecole du Dimanche**

Après le culte : assemblée générale extraordinaire



La Fondation Lilian Thuram, créée par le footballeur français, se dédie à éduquer le public aux problématiques du racisme et des discriminations. Elle s'est associée au Groupe de recherche ACHAC, spécialisé dans la question coloniale et postcoloniale, pour créer cette exposition qui a déjà fait escale dans différents pays du monde. Vous pouvez la visiter toute la semaine jusqu'à 18h.

**Plus d'infos ?** <http://www.citemiroir.be/activite/zoos-humains-linvention-du-sauvage>

Mathieu F.

## CONFESSION DE FOI

Lorsqu'on marche on pose un pied devant l'autre. Et ce qui nous fait marcher avec assurance c'est la ferme croyance qu'il y aura un sol sous le prochain pas, sans quoi nous n'avancerions pas. Cette ferme croyance c'est ce que j'appelle la foi. Autrement dit le moteur qui nous fait avancer vers l'inconnu malgré nos peurs, qui nous fait avancer vers l'Autre avec confiance. Je pense que la foi c'est la croyance en l'avenir. La foi n'est pas un prétexte pour culpabiliser, juger ou détruire les gens. La foi n'est pas un outil de destruction massive, ni un outil de pouvoir. Il existe une grande communauté d'êtres humains qui avancent parce qu'ils croient en l'avenir et en la force de la rencontre avec l'autre. C'est ce que j'appelle la communauté des croyants, c'est à dire les gens qui ont conscience que ce qui les fait avancer c'est la confiance dans le Tout Autre, dans l'inconnu. Une telle démarche suppose une certaine humilité car aller vers l'inconnu avec confiance suppose nécessairement qu'on se défasse de tout préjugé pour pouvoir accueillir avec émerveillement le nouveau sol qui s'offre à notre prochain pas. La foi c'est ça. Ce n'est pas juger, ce n'est pas culpabiliser, ce n'est pas détruire, ce n'est pas tuer. La foi, ce n'est

pas l'inquisition. La foi ce n'est pas la destruction. La foi ce n'est pas les attentats. La foi ce n'est pas Berlin. La foi ce n'est pas généraliser. C'est recevoir chaque autre comme il est et comme un cadeau.

Raphaël Laurand,

docteur en théologie protestante.

## QUELLE VÉRITÉ DANS LE CREDO ? VERS UN POST-LIBÉRALISME

Le théologien luthérien américain George Lindbeck a publié en 1984 un ouvrage, traduit en français en 2002, qui a pour titre *La nature des doctrines, religion et théologie à l'âge du post-libéralisme*. Il y expose une manière « postlibérale » de penser les doctrines du christianisme (et en particulier, celles mentionnées dans le credo). Ses thèses devraient intéresser les lecteurs d'Évangile et Liberté qui souvent, tout en se reconnaissant chrétiens, ne savent que faire du credo.

De plus, l'Église protestante unie de France se prépare à élaborer une nouvelle Déclaration de foi. Il peut donc être utile de réfléchir à la fonction, au sens et à la vérité des articles de foi confessés par l'ensemble des Églises chrétiennes. D'ailleurs, certaines des thèses de l'ouvrage de Lindbeck ont été présentées par le théologien Marc Boss dans le dossier *Ressources* d'octobre 2015 édité par l'Église pour préparer l'élaboration de cette nouvelle Déclaration de foi.

Croit-on ce que l'on confesse ?

L'approche « post-libérale » de Lindbeck se démarque non seulement de l'orthodoxie traditionnelle mais aussi des conceptions du libéralisme protestant. Voyons pourquoi.

Pour la dogmatique orthodoxe (qu'elle soit celle du catholicisme, de l'orthodoxie ou du protestantisme

orthodoxe), les articles de foi, en particulier ceux du credo, décrivent des réalités objectives, factuelles et ontologiques. Lorsque l'on dit « Dieu est le créateur du ciel et de la terre, Jésus-Christ est né d'une femme vierge, il est ressuscité, etc. », ces énoncés sont censés décrire des faits et c'est pour cela qu'ils sont vrais. On leur reconnaît une vérité « ontologique ».

En revanche, pour les libéraux, ces énoncés sont vus non comme la description même imagée de faits (L'Espoir de Malraux décrit, de manière imagée, la guerre d'Espagne ; ce roman n'en est pas moins la description d'un fait historique), mais comme l'expression symbolique du sentiment religieux, spirituel et mystique de ceux qui professent. Cette religiosité spontanée, naturelle et plus ou moins instinctive peut avoir des formes différentes : sentiment qu'il y a du divin au-dessus ou au-dessous de nous, sentiment d'être dépendant de forces surnaturelles (Schleiermacher), croyance en la puissance d'énergies cosmiques (Rudolph Otto), besoin d'un père idéalisé (Freud), préoccupation d'un Ultime nécessaire (Paul Tillich), sentiment de manque et de détresse suscitant un appel au secours adressé au « Ciel » (cf. les Psaumes), etc. Le croyant rend compte de cette religiosité imprécise et polymorphe par les formulations des articles du credo. Ainsi le fait de s'étonner devant l'existence de l'univers et son organisation s'exprime par l'énoncé doctrinal « Dieu est le créateur du ciel et de la terre », le sentiment qu'il y a un au-delà de la mort s'exprime sous la forme « Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts », le fait que la vie soit donnée à tous, bons ou méchants, avec une égale mansuétude conduit à confesser que Dieu est bon et qu'il pardonne les pécheurs, etc.

Selon cette manière de voir, les articles de foi sur Dieu, la trinité, la rédemption par le Christ etc. constituent des projections à l'extérieur de soi de l'expérience que les hommes

ont du divin et aussi de la culpabilité, de l'espérance, etc. Par exemple, chez Luther, ce serait son angoisse devant son inaptitude à donner par lui-même un sens à sa vie qui l'aurait conduit à élaborer la doctrine de la justification par grâce seule. Ce qui incite à critiquer cette conception, c'est que, alors que les hommes ont plus ou moins les mêmes affects psychiques, le discours théologique se formule de façon très différente selon les religions. De plus, il y a un écart, et même un saut, entre le sentiment religieux naturel et les énoncés des confessions de foi. Les corréler est, de fait, souvent quelque peu acrobatique et artificiel.

C'est pourquoi Lindbeck propose une tout autre approche. Pour lui, les religions font partie de la culture d'un peuple et cette culture, c'est-à-dire les formes de vie, les manières de voir, les règles sociales qu'elle institue et transmet n'ont pas ou peu d'assise dans la psyché humaine. Chaque peuple a sa culture, et celle-ci, tout comme une langue, se forme, se développe, se modifie et se transmet selon ses propres lois.

Ainsi, les articles de foi et les doctrines théologiques constituent un idiome culturel, social, traditionnel dans un milieu social donné. Ce sont des « idées reçues », des « on dit », des « adages », des rituels langagiers, voire des slogans transmis par la coutume et l'éducation. Certes, ils permettent l'expression de la religiosité des membres de ce groupe social, mais ils n'en sont ni l'émanation, ni la traduction, même symbolique. Les doctrines du christianisme constituent donc un « jeu de langage » (selon l'expression de Wittgenstein) tout à fait autonome, voire autarcique. De fait, la dogmatique du christianisme s'est construite et développée dans la matrice d'autres énoncés doctrinaux déjà en cours sans que l'on puisse identifier un premier commencement qui serait fondateur. Ainsi, pour Paul et ses disciples, l'énoncé « Jésus est le Christ

et le Fils de Dieu, il est mort pour nos péchés et ressuscité d'entre les morts » avait pour fonction de convaincre les juifs que Jésus était bien le Messie qu'ils attendaient et que leurs Écritures et leur propre conception doctrinale avaient préalablement annoncé. Paul écrit en effet : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'ai aussi reçu, que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures ; il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures » (1 Co 15,3-4). Ainsi les doctrines théologiques du christianisme constituent un code rhétorique et linguistique propre à un milieu culturel. Les « socles » des articles de foi (l'autorité du Christ, celle des Écritures, celle de l'enseignement professé par l'Église, par exemple les *Sola gratia*, *Solus Christus*, *Sola scriptura* du protestantisme) se fondent les uns par les autres, en boucle, par un jeu de hiérarchies enchevêtrées. L'Église, pour dispenser son enseignement, dit se fonder sur les Écritures et la prédication du Christ, mais c'est elle qui a décrété que ces Écritures et cette prédication avaient autorité. Autrement dit, le discours doctrinal du Christianisme constitue un « château en l'air » qui ne repose ni sur des fondements ontologiques et factuels, ni même sur la religiosité naturelle des fidèles.

Les articles de foi du christianisme ont-ils une vérité ?

Dès lors, quelle vérité peut-on reconnaître à ces articles de foi ? Sur ce point, nous nous détacherons, pour une part, des thèses de Lindbeck.

Ces articles ont certes une vérité, mais celle-ci est instituée par l'enseignement des Églises. Les énoncés « Dieu est amour », que « les Écritures sont le véhicule de la Parole de Dieu » ou que « Jésus-Christ est le Seigneur et le Sauveur » constituent des vérités instituées par la tradition et la culture du christianisme. Cette notion de « vérité instituée » ne doit pas surprendre et n'est nullement propre au champ du religieux : le fait que François Hollande soit désigné comme le président de la République constitue une vérité

instituée. De même, le fait que la coupure de papier que j'ai dans mon portefeuille a une valeur de 100 €, ou celui que Monsieur Dupond est le légitime propriétaire du champ de Montfermeil. Une vérité instituée est une création langagière qui ne vaut qu'en vertu de la légitimité reconnue à l'autorité qui l'édicte (l'Église, le Conseil constitutionnel, la Banque de France...). Les vérités instituées n'ont aucun fondement ontologique ; elles peuvent même contredire les faits réels et ontologiques. Ainsi l'enseignement du christianisme a institué comme une vérité que la mère biologique d'un enfant est restée vierge ; et de même, un tribunal a pu également instituer une mère comme le père adoptif de l'enfant qu'elle avait mis au monde : si la mère biologique d'un enfant, après qu'elle a changé de sexe, est instituée (comme cela a été le cas par une décision de justice rendue récemment par un Tribunal québécois) comme père adoptif de l'enfant qu'elle (il) a mis au monde, il s'agit là d'une création langagière qui établit bien une vérité, même si celle-ci contredit une réalité ontologique et biologique. « *Lex fecit de albo negrum* » (la loi fait d'un blanc un noir) ou encore : « *Res judicata pro veritate habetur* » (la chose jugée est tenue pour la vérité) ; autrement dit : la vérité instituée vient à la place de la vérité biologique et ontologique.

Mais, pour que ces vérités instituées prennent effet, il faut qu'elles soient soutenues par la force de la coutume et qu'on y adhère par une foi implicite, spontanée et quasiment instinctive. Cette foi implicite, spontanée et irréfléchie, peut donc se perdre ; ainsi, en période de forte inflation, on peut perdre confiance en la monnaie en cours. C'est par une habitude collective que l'on commerce avec des billets de banque et que l'on professe les vérités chrétiennes (« Dieu est amour », « Christ est ressuscité »...). Comme le dit La Fontaine : « L'accoutumance nous rend tout familier : ce qui nous paraissait terrible et singulier s'apprivoise avec notre vue quand ce vient à

la continue. » (Le chameau et les bâtons flottants) Les articles de foi du credo sont donc des idées reçues et des conventions considérées comme des faits acquis au même titre que les énoncés de principe de la Déclaration des droits de l'homme, par exemple. Ils font partie de l'arrière plan de la société ; ils s'implantent dans l'inconscient et structurent la conscience.

Comme le disent John Murphy et l'école du pragmatisme : « L'essence de la croyance réside dans l'instauration d'une habitude. » De plus, les énoncés doctrinaux des religions peuvent être considérés comme des vérités parce qu'ils produisent des effets réels. En effet, le fait d'entrer dans le jeu d'un idiome culturel particulier induit par lui-même des « formes de vie » (Lindbeck reprend ici une expression de Wittgenstein), et même des sentiments et des croyances spécifiques (par exemple l'adhésion à l'enseignement du Christ, la foi en un Dieu d'amour, etc.) qui se superposent à la religiosité naturelle et spontanée et bien souvent la remplacent. On peut même aller jusqu'à dire que la culture induit une forme de psychisme. De fait, celui qui baigne dans la culture chrétienne n'a pas la même manière de voir « Dieu », l'amour et l'au-delà que celui qui est né dans la culture du bouddhisme. Ainsi, dans les milieux où elles ont cours, les idées reçues induisent d'elles-mêmes des effets et des affects, et ceux-ci sont vus comme des preuves de leur vérité. Par exemple pour les musulmans, c'est une vérité que le porc est un animal impur parce que, s'ils en mangent par mégarde et le découvrent ensuite, ils sont réellement malades. De même, pour les chrétiens, c'est une vérité que Dieu est amour, grâce et pardon parce qu'un athée qui embrasse la foi chrétienne découvre réellement le Christ comme son sauveur et son seigneur. Ainsi, quand bien même on pourrait les considérer comme des fictions et des constructions illusoire, voire mensongères, les

énoncés des articles de foi peuvent aussi être considérés comme des vérités. De même, les hallucinations et les illusions d'optique peuvent légitimement être considérées comme des vérités parce que le cerveau voit réellement et neurologiquement ce qu'elles donnent à voir.

De fait, la foi et la croyance dans les articles du credo peuvent être considérées comme une forme d'autohypnose.

Toutefois, cette illusion se fait ou se défait selon les circonstances. Le chrétien qui, au culte, confesse et croit sincèrement que Jésus-Christ est son sauveur se sauvera à toutes jambes si le clocher de

l'église menace de s'effondrer. Dans cette auto-hypnose, l'emprise du groupe social dont on fait partie est déterminante. Les confessions de foi collectives ont un effet d'envoûtement sur chacun, de telle sorte que l'on croit collectivement ce qu'on ne croirait pas individuellement. On pourrait dire que les doctrines du Christianisme nous « font marcher » (dans tous les sens de cette expression). Elles ont une vérité pragmatique parce qu'elles induisent des actes (« pragma »), des comportements et même des faits.

Ce qu'il faut noter, c'est que cette manière de voir est exactement opposée à celle du libéralisme. Celui-ci voit en effet les doctrines comme une expression symbolique suscitée par « la foi germinale » (le sentiment de dépendance, le sens du sacré, etc.) alors que, bien au contraire, pour l'approche post-libérale, ce sont les doctrines en cours qui induisent chez le fidèle des croyances et des expériences spécifiques.

### **Post-libéralisme et Radical Orthodoxy**

Ce qui peut surprendre, c'est que ces thèses « postlibérales » et même ultra-libérales (puisqu'elles considèrent les doctrines comme de simples créations culturelles et

langagières) rejoignent celles de la Radical orthodoxy professée aujourd'hui par certains théologiens catholiques et anglicans très « tradi » et ultra-orthodoxes. Inauguré en 1989 par la publication d'un ouvrage de l'anglican John Milbank, ce courant théologique professe qu'il faut rejeter le joug de la modernité et de ses soupçons « déconstructifs » et revenir à l'orthodoxie doctrinale et traditionnelle. Mais ce courant est également sensible aux thèses de la pensée post-moderne qui se « dépréoccupe » des questions de fondement et de vérité ontologique pour insister sur la valeur incontournable du langage en tant que tel et, en particulier, sur celle des récits, des symboles, des mythes

et autres formes linguistiques de caractère esthétique, liturgique et rituel en cours dans les cultures.

Ainsi, tout comme le courant post-libéral, la Radical orthodoxy reconnaît tout à fait que les doctrines théologiques sont des créations humaines, socioculturelles de nature langagière et institutionnelle. Mais elle professe que ce discours humain est également « parole de Dieu ». Elle justifie cette affirmation en recourant à la notion philosophique et théologique de « participation », héritée de Platon. Puisque l'homme est à l'image de Dieu, le discours humain (et en particulier le discours théologique et dogmatique) doit être considéré comme purement humain mais, en tant que tel, il « participe du » divin même si celui-ci est tout autre que l'humain. Cette notion se différencie donc de celle d'analogie (« analogia entis ») également présente dans la scolastique. Notre activité cognitive participe de l'Intellect divin. Ainsi le logos des créations langagières de la société humaine est porteur du Logos de Dieu. De ce fait, la radical orthodoxy récuse la distinction entre religion naturelle (purement humaine) et religion révélée.

Il n'en reste pas moins que le postulat que l'homme et son logos participent de Dieu et de son Logos est en fait lui-même tout à fait

dogmatique ; c'est pourquoi on peut le voir comme une entoureloupette pour concilier une présentation purement humaine et culturelle des énoncés dogmatiques avec l'orthodoxie traditionnelle qui assure qu'ils détiennent une vérité divine et révélée. Et de fait, certains analystes de la Radical orthodoxy ont pu voir cette doctrine comme un athéisme déguisé : Dieu disparaît dans le dogmatisme ecclésial. Et il est tout à fait possible de faire la même critique au postlibéralisme de Lindbeck puisqu'il considère que les articles de foi du christianisme relèvent d'un idiome culturel et ne peuvent rendre compte d'aucune vérité ontologique, transcendante ou révélée.

### Le credo, t'y crois-t'y, ou t'y crois-t'y pas ?

On peut donc se poser la question : l'approche post-libérale des doctrines du christianisme est-elle compatible avec le fait que la foi chrétienne est communément conçue comme l'expression d'une croyance à un Dieu transcendant et surnaturel ? Nous proposerons quelques remarques à ce sujet.

Disons-le tout net, la foi chrétienne n'est pas d'abord une foi en Dieu ; elle est plutôt une adhésion, plus ou moins complète et profonde, aux énoncés doctrinaux enseignés par les Églises. Ainsi, elle est davantage une foi en l'Église qu'en Dieu ; elle est indépendante de notre religiosité et de l'emprise qu'a sur notre psychisme ce que l'on appelle communément « Dieu ». Pour qualifier cette emprise, je ne peux avoir recours à aucun énoncé théologique quel qu'il soit, et préfère citer le magnifique propos de Camille Claudel : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. » Dieu est un Absent (étymologiquement, « absent » signifie « qui se tient à distance »), un Absent qui me tourmente, qui toujours me manque et que je manque toujours. Il est pour moi l'objet d'une « désirance » (on traduit par ce néologisme le terme de Sehnsucht utilisé par Freud) et

celle-ci est sans fin, comme celle qui vous appelle vers un horizon, ou plutôt un au-delà de l'horizon.

Faudrait-il donc accepter de reconnaître que le credo enseigné par les Églises ne peut en rien exprimer notre tension vers « Dieu » et notre relation (de quelque type qu'elle soit) à son mystère ? À cette question, on peut répondre de trois manières différentes.

Ou bien on considère clairement le credo et ses constructions dogmatiques comme une tour de Babel construite par l'Église et la tradition. Au-dessus de la porte de cette citadelle, il faudrait alors placer cet écriteau : « Défense à Dieu d'entrer » (Victor Hugo, La légende des siècles). Qu'Il aille se faire voir ailleurs !

Dans le tourment qu'il suscite en nous, ou sans doute aussi, par exemple, dans la contemplation du ciel étoilé, dans les impératifs catégoriques qui agissent sur la conscience morale ou encore dans le besoin de prier et d'appeler au secours lorsque l'on se sent perdu.

Ou bien, de manière moins radicale et iconoclaste, on accepte de conserver quelque chose du credo du christianisme, mais en le dédogmatissant, en le démythologisant, voire en le renouvelant, et ce pour lui donner les ailes d'une spiritualité libre, au plus près du sentiment religieux et de ce que les théologiens du Moyen Âge appelaient la « fides qua », à savoir « ce », aussi imprécis soit-il, qui nous pousse à nous déclarer chrétiens. De fait, à la suite de Rudolf Bultmann, le libéralisme protestant a longtemps cru, et croit souvent encore, aux vertus d'une cure d'amaigrissement du credo pour le rendre plus authentique et plus vrai.

Mais le problème est que, même si l'on invente un credo tout à fait nouveau et dépouillé, ce sera peine perdue. Comme le dit Wittgenstein (Recherches philosophiques, paragraphe 244) aucun discours quel

qu'il soit ne peut être la description d'une émotion (et en particulier, pour ce qui concerne notre propos, celle que nous fait éprouver la désirance et le manque de Dieu), et ce parce que, dit-il, l'émotion est « quelque chose de trop éthéré pour qu'on la nomme ».

On croit souvent que le christianisme orthodoxe est un oignon dont on pourrait enlever successivement les pelures (autrement dit les couches dogmatiques jugées inutiles, artificielles et culturelles) pour pouvoir atteindre son cœur, son noyau, autrement dit son « essence » (l'expression est d'Adolf von Harnack), son « kérygme » (première proclamation du christianisme naissant, par différence avec les discours catéchétiques et dogmatiques ultérieurs) ou la « foi germinale » qui le suscite. Mais il n'en est rien. Dans un oignon, il n'y a pas de noyau. Il en est de même pour le christianisme ; il est fait de pelures doctrinales. On peut aussi comparer le christianisme à un scarabée. Certes, on peut voir ses doctrines comme une carapace et une superstructure superfétatoires. Mais si on enlève sa carapace au scarabée, il meurt. La foi chrétienne meurt si elle ne s'exprime pas par des énoncés conventionnels, doctrinaux et rituels.

Je propose donc, comme troisième option, que pour exprimer sa foi, on s'en remette au credo traditionnel.

Il faut entrer dans son jeu de langage et l'habiter comme on habiterait une demeure étrangère et quelque peu impersonnelle, sans vouloir le transformer ni l'adapter à ses goûts. Et ce pour trois raisons au moins.

Il faut récuser toute déclaration de foi qui fabriquerait un « Dieu » qui serait à l'image de l'homme, de ses désirs et de son imagination. Dieu, nous l'avons dit, est l'Absent ; il est une inconnue, on pourrait dire aussi une place vide, obsédante justement parce qu'elle est vide. S'il faut vraiment avoir une image de Lui, il faut que ce soit celle d'une « altérité contrariante » par rapport à ce

que l'on imagine, pense et croit à son sujet ; et c'est pour cela que le credo traditionnel, précisément parce que ses énoncés sont contrariants, inconvenants, paradoxaux et déconcertants, est la meilleure prophylaxie pour ne pas céder à l'illusion de croire qu'un Dieu plus conforme à notre sensibilité serait plus vrai.

Je vois une autre raison pour continuer à confesser le credo traditionnel.

On pourrait croire que, du fait de son caractère dogmatique, il constitue pour le croyant un écran qui fait obstacle à sa relation au Dieu de mystère. Mais il n'en est rien. Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, le dogmatisme laisse place à l'inconnaissable et à l'inconnu. Tel un énoncé mathématique qui se développe autour d'un certain nombre d'inconnues (par exemple  $3x + 2y + 2024 + 2n$ ), le discours dogmatique se construit en faisant intervenir des inconnues : « Dieu », « l'après-mort » (appelée « résurrection »), « l'Esprit ». Tout comme  $x$ ,  $y$  et  $n$ , ces mots désignent conventionnellement des « inconnues ». Le credo est un discours plus ou moins cohérent qui se construit autour de « mots-trous » (Dieu, résurrection, Esprit) qui renvoient à des « vides » dans la logique, la raison, la connaissance et même la réalité ontologique, et qui donc fait signe vers « l'Absent qui toujours me tourmente » et vers l'« Inconnu » qui toujours me hante.

Dernier point. Usons ici encore d'une métaphore. Un oisillon, une fois éclos, suit le premier animal qu'il rencontre, que ce soit sa mère ou un autre être (que l'on se rappelle le petit cygne du conte d'Andersen qui suit une cane). Bien plus, un poussin orphelin qui, à sa naissance et fortuitement rencontre un ballon en caoutchouc, l'adopte pour sa mère. Il a un besoin physiologique de ce substitut bien que celui-ci ne puisse en rien accomplir la fonction de sa mère ; il se colle à ce ballon parce qu'il est habité par

une forme de manque et de besoin. On peut voir la prédisposition du sujet religieux à adhérer à la religion de son milieu culturel comme relevant d'un phénomène tout à fait comparable. Je manque de Dieu et, de ce fait, j'ai un besoin quasi instinctif d'un substitut ; j'adhère au credo du christianisme, par une forme d'adhérence plus que par adhésion ; je me colle et me cramponne à lui ; j'en fais une sorte de fétiche et ce bien qu'il ne soit, en fait, qu'un objet culturel n'ayant rien à voir avec le Dieu qui me manque. Mon besoin de Dieu me conduit au besoin d'embrasser la religion chrétienne, et c'est pourquoi j'ai osé intituler mon dernier ouvrage *Christianisme et besoin de dogmatisme*. Ce sont l'absence et le deuil de l'Absent qui me conduisent au besoin de dogmatisme.

En conclusion, rappelons cette évidence : le christianisme est une religion comme une autre, et il n'y a pas de religion sans rituels culturels. Si l'on veut sortir du mutisme à propos de Dieu, il faut nécessairement l'inscrire dans la langue d'un idiome culturel et conventionnel. La foi n'est pas un cri.

#### Bibliographie

**George A. Lindbeck**, *La nature des doctrines, Religion et théologie à l'âge du postlibéralisme*, Van Dieren éditeur, Paris 2002. **Adrian Pabst et Olivier-Thomas Venard**, *Radical orthodoxy, pour une révolution théologique*, Ad Solem éditeur, Genève 2004. **Alain Houziaux**, *Christianisme et besoin de dogmatisme, une analyse critique*, Berg International éditeurs, Paris 2015.

## ANNONCES:

## ENTRAIDE PROTESTANTE



En ce début d'hiver, l'entraide fait appel à votre bon cœur pour

- du café moulu
- du lait (avec date de péremption éloignée)
- des légumes pour la préparation de potage
- des chaussures pour hommes
- des chaussettes pour hommes

Ce sont les besoins les plus urgents, mais tous les dons sont les bienvenus. Vous pouvez les déposer dans le panier qui se trouve à l'entrée du temple. Merci à tous et toutes !

Rue Lambert le Bègue, 8 – 4000  
Liège : 04/ 223 58 89

Le lundi de 14h à 16h.

## APPEL À CONTRIBUTION



Le Messager, c'est nous !

Nous pouvons tous alimenter notre journal paroissial de manière singulière.

Vous voulez partager vos passions? Vous aimez écrire ? Vous voulez lancer le débat sur un sujet qui vous tient à cœur ? Vous voulez partager des informations susceptibles de toucher notre communauté ?

Toutes les idées et suggestions sont les bienvenues. Parlez-en à Aurélien, Ludovic, Jasper et Mathieu ou écrivez à l'adresse suivante :

[messenger.marcellis@gmail.com](mailto:messenger.marcellis@gmail.com).

# LE MESSAGE

---

## LES SERVICES DE NOTRE COMMUNAUTÉ

Le culte dominical est l'élément central de la vie communautaire.

Le dimanche matin dès 10h30, la paroisse propose à ceux & celles qui le désirent :

- Le culte, avec célébration de la Cène le premier dimanche du mois ; certains dimanches le culte revêt une forme différente (conférences, à connotation artistique, avec support médiatique ou participation des jeunes) ;
- L'École du Dimanche, pour les 5 à 12 ans, pendant le culte ;
- Le Pré Catéchisme, pour les 13 à 15 ans, pendant le culte, sur convocation ;
- Un moment de détente et d'échanges, à l'issue de la célébration vers 11h30, autour d'un café ou du verre de l'amitié ;
- Des cérémonies à caractère plus officiel, notamment à l'occasion de la Fête Nationale
- Remarque : durant les mois de juillet et août, les cultes sont organisés en commun avec les deux autres paroisses de l'Église Protestante Unie de Belgique à Liège

Par ailleurs, plusieurs activités et services sont proposés durant le mois, régulièrement ou ponctuellement :

- Moments de « solidarité » (repas communautaires & animations) ;
- Cercle Arnold & Jean Rey (agapes fraternelles et conférences) ;
- Soirées "Au coin du feu" (discussions libres sur des sujets d'actualité) ;
- Cinés dîners et nuit du cinéma ;
- Cercle de réflexion et week-ends communautaires (sur des sujets éthiques, bibliques et théologiques) ;
- Cercle d'Etude des Ecritures judéo-chrétiennes ;
- Activités culturelles (concerts, conférences, théâtre, etc.) ;
- Club "Cabrioles", pour les enfants de 6 à 12 ans ;
- Catéchèse des adolescents, sur convocation ;
- Club "Ado", pour les adolescents de 11 à 17 ans ;
- Diaconie (aides ponctuelles ou régulières à des personnes nécessiteuses) ;
- Visites aux personnes isolées.

Si vous souhaitez des renseignements, voici comment joindre notre communauté:

**Cécile Binet** - cecilbinet@gmail.com - 0485 84 75 22

Rue de la Régence, 6 bte 3, 4000 Liège

**Françoise Nimal** (pasteure consultante) - françoise.nimal@epub.be - 087 33 76 45

Rue Montagne de l'Invasion, 8, 4800 Verviers

Président du consistoire : Joseph d'Angelo

Website : [www.protestantisme.be](http://www.protestantisme.be)

Directeurs de la publication et comité de rédaction: Ludovic Dhont, Aurélien Zincq, Jasper Warson et Mathieu F.

Ont collaboré à ce numéro : Robert Graetz, Joseph d'Angelo, Marc Delcourt, Cécile Binet, Ludovic Dhont, Aurélien Zincq, Jasper Warson et Mathieu F.

La rédaction n'est pas responsable des documents publiés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Sauf mention, tout droit de reproduction interdit.

---